

S E M I N A I R E 11,

du 2 Mars 1960

11. Sur la sublimation, Commentaire d'un article
de Bernfeld, par P. Kaufmann.

N°-1-

LACAN: N'oublions pas que j'ai pris cette année la résolution que ce séminaire soit vraiment un séminaire; d'autant plus que nous disposons de plus d'une personne capable d'y prendre part d'une façon tout à fait efficace. C'est ~~moi~~ ainsi que celui que je peux appeler notre ami Pierre ~~Kaufmann~~ ^{Kaufmann}, assistant à la Sorbonne, qui depuis bien longtemps suit et s'occupe de la façon la plus efficace de ce qui se passe à ce séminaire - car peut-être un certain nombre d'entre vous suivent-ils ses chroniques du jeudi dans "Combat", chroniques philosophiques ou à plusieurs reprises, ne serait-ce que pour ce congrès de Royaumont, ⁽¹¹⁾ a fait un très ample rapport de ce qui s'est passé; à bien d'autres occasions il est revenu sur ce qui se passe ici dans notre enseignement, et tout récemment encore, à propos de tel article faisant allusion à notre enseignement, il a apporté dans sa chronique des précisions d'autant plus utiles que les auteurs par exemple qui pouvaient nous reprocher tel déficit dans notre enseignement, sur le seul vu d'une partie de celui-ci, ou d'un article, il avait eu la très grande bonté de les informer de ce qui se passait d'une façon plus actuelle, dans la suite du développement de ce dit enseignement. C'est ainsi que l'article "Besoin et langage", a rempli une fonction très utile sur certaines choses qu'avaient dites Henri Lefebvre.

Ceci dit nous avons parlé l'autre jour ensemble de ce petit article de Bernefeld auquel j'ai fait allusion il y a deux séminaires. M. Kaufmann a bien voulu s'y intéresser, et je crois qu'il va aborder là-dessus quelques détails, voire quelques questions. Et puis cette prise de dialogue s'est amplifiée, lui même a été je crois entraîné bien au delà des limites de ce petit article, si bien qu'il m'a apporté récemment quelque chose qui m'a paru assez suggestif et prometteur pour que je l'incite à lui donner tout le développement qui lui sera à lui-même loisible et agréable, de nous présenter les réflexions que lui inspire cet article, et les prolongements auxquels il l'a conduit.

Je vous signale tout spécialement ceci, qu'à plusieurs reprises dans cet article M. Kaufmann a fait des allusions très intéressantes, je ne peux les appeler que des allusions à côté de ce que lui-même a approfondi à propos des sources de la matière à laquelle il avait affaire dans le champ psychologique au moment où lui-même s'y est engagé. Là-dessus nous sommes, dans les pays aussi bien français qu'anglais, il faut bien le dire, assez ignorants de toute une tradition allemande extrêmement riche, dans laquelle il est tout à fait impensable de supposer que Freud s'est tenu soigneusement isolé, alors que tout fait apparaître au contraire que cette lecture a été soigneuse, étendue, et pour tout dire immense.

Sur bien des points nous aurions beaucoup à apprendre de choses que même M. Kaufmann n'a pas encore mises au jour complète-

ment ni publié. Je crois qu'aujourd'hui vous pourrez en avoir une idée. Je lui cède maintenant la parole en le remerciant de ce qu'il a préparé pour nous.

M. KAPLAN - L'article de Bernfeld dont je voudrais rendre compte, a paru en 1922 dans Imago. Cet article se présente à nous comme un ensemble de considérations d'ordre historique d'abord. Bernfeld apparaît comme un lecteur et un commentateur de Freud. En particulier il a noté un certain nombre de textes de Freud relatifs à la sublimation; et dans une seconde partie il applique ces vues de Freud, telles qu'on pouvait les connaître à la date où il écrit, à des exemples de création sociale. Malheureusement je n'ai pas pu disposer de l'ouvrage où on parut ses observations originales sur des poésies d'adolescents.

Il nous en donne un résumé qui nous permet au moins de fixer sa pensée théorique. Enfin il reprend ces exemples dans des vues qu'on ne pourrait pas qualifier - qu'il se refuse lui-même de qualifier de systématiques, sur la sublimation, et qui nous donnent cependant une certaine orientation dont Bernfeld lui-même donne à son écrit une portée historique. D'ailleurs lorsqu'on se réfère à la date de sa publication, ces aspects historiques s'accroissent, puisque l'article est de 1922, c'est-à-dire qu'il se situe juste avant l'élaboration de la doctrine freudienne sur l'idéal du moi.

Ce point est d'autant plus intéressant que c'est précisément sur le rôle de l'idéal du moi dans la sublimation que Bernfeld a notamment fait porter son analyse. Si bien qu'on peut dire que

Bernfeld, dans cet article, est au fond plus intéressant encore par les gauchissements qu'il représente vis à vis de ce que nous connaissons de la doctrine de Freud prise dans son ensemble, que par son apport vraiment positif.

Donc, c'est un article qui est intéressant de par son insertion à l'intérieur même de l'évolution du freudisme. Mais il a un autre intérêt, et c'est ici qu'apparaît la nécessité de le rappeler dans une histoire qui va en deça même de l'apparition du freudisme. En effet au départ Bernfeld nous dit, à propos de la sublimation, que cette notion a été forgée par la psychanalyse, et qu'elle a été transmise par la psychanalyse à la psychologie, spécialement à la psychologie de l'enfant, puisque Bernfeld se tient à mi-distance de ces deux domaines.

Aussi on se réfère ~~à la psychologie~~ aux Trois essais sur la sexualité.

Cette assertion de Bernfeld sur l'origine de la notion même de sublimation se trouve contredite par Freud, puisqu'il nous dit formellement que c'est à la sociologie que la notion est par lui empruntée. Les sociologues, dit-il, semblent d'accord pour dire que les forces qui créent tous les processus auxquels on a donné le nom de sublimation, constituent un des facteurs les plus importants. Nous ajouterons volontiers que le même processus joue un rôle dans le développement individuel.

C'est ainsi que cette petite divergence entre Freud et son commentateur nous met sur la voie d'un problème méthodologique au fond essentiel, qui touche à l'interprétation qu'on donnera de la psychanalyse.

C'est-à-dire à la situation de la psychanalyse vis à vis de la sociologie, comme dit ici Freud.

C'est à partir de cette remarque que je me suis préoccupé de savoir quels pouvaient être ces sociologues auxquels Freud fait ici allusion. D'ailleurs je me suis engagé là sans aucun guide, car je suppose qu'on peut trouver là-dessus des références. C'est donc un peu au hasard que j'ai lu tel ou tel auteur. Je suis tombé sur trois noms, sur Ihering, sur Vierkandt, et enfin sur Simmel.

□ ?

[Höffling] x

La première orientation, celle vers Ihering, m'a été suggérée par une note de Höffling dans sa Psychologie fondée sur l'expérience. En effet, c'est à partir du problème des relations entre les pulsions et la civilisation que Höffling fait allusion ici à la contribution de Ihering dont il cite l'ouvrage : La finalité dans le droit.

Si j'ai pris cette citation de Höffling c'est que pour des raisons que j'indiquerai plus tard, il me semble que Höffling est un bon relai dans la recherche théorique des origines lointaines du freudisme.

La seconde référence à Vierkandt, je l'ai simplement trouvée dans le dictionnaire sociologique du même auteur. Et enfin la dernière, qui s'est avérée la plus intéressante, celle de Simmel, j'y suis allé en raison du titre d'un ouvrage connu de Simmel : Philosophie des Gelds, philosophie de l'argent. Or je m'étais demandé si précisément on ne pourrait pas trouver dans cet ouvrage des anticipations intéressantes de ce que Freud nous articule sur la sublimation anale.

Ihering et Vierkandt n'ont donné assez peu de choses, seulement les directions. Par contre Simmel apparaît, à travers la lecture de ce livre, comme l'un des précurseurs de la doctrine freudienne de la sublimation, ou du moins disons comme l'un de ceux qui nous permettraient d'en situer l'interprétation.

Je serai bref sur les deux premiers auteurs.

Ihering d'abord. Dans son livre, qu'il est difficile de lire car je n'ai pu me le procurer qu'à la Bibliothèque Nationale, on trouve deux ordres de considérations. D'abord des considérations qui peuvent paraître relativement banales sur le dépassement des tribus, des pulsions. Cependant il est intéressant de relever que Ihering se préoccupe de savoir comment peuvent s'accorder deux ordres qui ne dérivent pas directement l'un de l'autre. C'est à dire qu'il parle d'une collaboration entre l'ordre des pulsions, et l'ordre de la civilisation. Plus précisément il oppose deux groupes de ce qu'il appelle les [] sociales, d'une part la rétribution et la contrainte, d'autre part le sentiment du devoir et l'amour.

Donc ce qu'il est intéressant de noter, c'est qu'il cherche comment peut intervenir une collaboration entre ces deux groupes de principes. Il y a cependant dans Ihering un côté plus intéressant à titre de suggestion, c'est le rôle fondamental qu'il fait jouer dans l'éthique, au langage.

Dans le deuxième volume de ce livre, au chapitre IX, De l'éthique, il parle de l'autorité du langage dans les choses de l'éthique.

Et voici ce qu'il nous dit : "il y a une sorte de dépôt de l'expérience humaine dans le langage, et intervient souvent dans la conscience une confrontation entre le sentiment que le sujet peut avoir de ses motivations pratiques, et d'autre part la signification sociale qui se trouve déposée dans le langage. L'usage du langage, dit-il, qui renferme ce trésor (il s'agit de l'expérience accumulée de l'humanité) peut servir à chaque moment d'épreuve, et produit une accentuation du sentiment de la part du langage."

"Cet usage du langage est un fait que la science doit respecter" Et c'est ainsi que sa méthode d'analyse de l'éthique sera à travers la terminologie de l'éthique, de chercher à accéder à l'essence même de l'éthique. Dans cette vue il fait une théorie générale de ce que les sociologues appellent aujourd'hui régulation, c'est-à-dire notamment la civilité, le contrôle social de la civilité de la politesse. Et il se réfère notamment à des livres qui figurent à la Bibliothèque Nationale, de l'Abbé Morvan de Bellegarde : Réflexions sur ce qui peut plaire ou déplaire dans le commerce du monde. Ces livres semblent être riches de promesses.

2- En ce qui concerne Vierkant, je serai très bref. Vierkant se cherche lui-même cet accord dont on peut dire que sommairement il est l'objet de la sublimation, entre l'ordre des pulsions et l'ordre de la culture.

3- Je viens tout de suite au livre de Simmel, Philosophie de l'argent. Ce livre comprend deux parties. Il a paru en 1900. Il y a une partie analytique, et une partie synthétique. La partie

analytique comprend trois chapitres : la valeur et l'argent; la valeur substantielle de l'argent; et l'argent dans les séries finales.

Il introduit ici, dans son troisième chapitre, à la fois l'idée de série, et l'idée de finalité, et le fait solidairement. La seconde partie comprend un chapitre sur la liberté individuelle, sur les valeurs personnelles qui peuvent tenir lieu d'équivalent à l'argent. Le chapitre suivant porte sur le style de vie. Et l'on trouve en germe dans ce chapitre, ainsi que dans les chapitres précédents le problème qui a été soulevé par Freud à propos du caractère anal.

D'une manière générale, ce qui nous intéresse dans ce livre de Simmel, c'est qu'il relie le problème de la signification de l'argent, explicitement, au problème de la satisfaction du besoin; de la distance de la chose, en un sens très voisin de celui qui a été envisagé ici, et enfin de la sublimation. Car le terme de sublimation se trouve évoqué à propos de l'art à la page 24.

La sublimation se trouve ici évoquée par Simmel à propos de la mise à distance de l'objet.

Je vais prendre ces indications de Simmel dans son premier chapitre, à partir de la page 16. Il nous dit que bien que la pulsion, normalement, exige un objet pour sa satisfaction, dans bien des cas cependant cette pulsion se dirige seulement vers cette satisfaction, de telle manière que la nature même de l'objet lui soit indifférente. Il prend l'exemple de l'objet féminin, en exclusion de toute espèce de choix, et ensuite il montre comment

la conscience va au contraire chercher à spécifier cet objet de satisfaction.

Primitivement nous avons, dit-il, un getribenwerden, c'est à dire que nous sommes poussés en somme par derrière, tandis qu'au contraire au fur et à mesure que l'objet va se spécifier, nous sommes en présence d'un terminus ad quem. De plus en plus la satisfaction sera cherchée vers un terminus ad plus. C'est ainsi que nous allons voir apparaître un objet qui va prendre une signification intrinsèque. Et à cette signification, dans la pensée de Simmel, va s'attacher précisément une valeur.

On peut remarquer en passant que Simmel introduit une notion qui rappelle à bien des égards la notion freudienne du narcissisme. En effet il nous dit, à mesure que se produit la spécialisation et l'affinement du besoin de la conscience, une certaine quantité de forces se trouve retirée au besoin solipsiste. C'est-à-dire que nous avons quelque chose ici d'analogue au passage de la libido narcissique à la libido objectale.

Ce passage, pour le décrire, Simmel introduit précisément la notion de distance. La chose étant précisément ce qui va se donner à distance. Là où l'on reconnaît, dit-il, la signification profonde (propre) de la chose, là est la distance. Il ajoute dans les pages suivantes que cette constitution en somme d'un objet indépendant du moi, et à distance du moi, correspond à une atténuation un affaiblissement des affects du désir.

Et à la faveur de cette distanciation de l'objet va se produire une séparation entre le sujet et l'objet. Et voici en quels termes il nous la présente : "Nous nommons l'acte ou intervient une unification du sujet et de l'objet de satisfaction un acte subjectif, tandis que dans la réalité... ici interviennent trois termes qui sont Hinternis, Versagung et Auschau(?). C'est à dire que c'est à travers un obstacle, un dénie, un ajournement que va se produire la division entre le sujet et l'objet.

"Il y aura une coupure qui va intervenir ici entre le sujet et l'objet", et il ajoute, "avec ce même procédé d'inhibition et de distanciation nous allons voir apparaître une signification propre au moi, et une signification propre à l'objet." Et c'est dans ce contexte qu'il va introduire le terme et l'idée de la sublimation.

Mais ce qui est intéressant, c'est justement que cette idée de sublimation va se trouver associée à l'idée de distance. Il oppose le cas où nous avons simplement sentiment concret de la chose à celui où nous avons une abstraction et une sublimation. Il introduit ici le terme de distanciation pour désigner cette mise à distance de l'objet et le rapport où se trouve le moi vis à vis d'un objet distant, notamment dans l'art.

Ce simple texte nous montre qu'il y a quelque intérêt à s'interroger sur la source du terme même de sublimation, et sur le contexte dans lequel Bernfeld a situé son interprétation.

Je disais que l'un des premiers buts de Bernfeld est de se présenter à nous comme un lecteur de Freud, c'est-à-dire qu'il

cite un certain nombre de textes de Freud, et ce qu'il ne prélève pas sur ces textes, est au moins aussi intéressant que ce qu'il cite, car justement tout ce que Bernfeld écarte dans ses citations de Freud concerne précisément cet aspect culturel que Simmel avait pris en considération.

D'une manière générale dans la systématisation des textes nous ne trouvons rien de particulièrement original dans l'exposé de Bernfeld. Voici ce qu'il nous dit de la sublimation telle qu'il pense la présenter d'après Freud. Il nous dit d'abord que la sublimation est un destin que la pulsion sexuelle doit subir en raison du déni extérieur ou intérieur de son but. Là il se réfère à Léonard de Vinci, aux Trois essais, à l'article sur l'érotisme anal et à l'impulsion narcissique.

En second lieu il dit que ce destin spécifique s'accomplit dans la mesure où il intéresse la libido objectale. Il consiste en ceci que la pulsion se déplace sur un but autre, éloigné de la satisfaction sexuelle. Et il y a accent sur le fait qu'il se détourne du sexuel. Et il se réfère ensuite à un texte de la psychologie des foules.

Il y a ici un petit problème que je n'ai pas encore pu résoudre, mais qui ne paraît pas devoir être laissé de côté; le problème consiste à ceci qu'il ne cite pas le texte qui est donné par une édition que j'ai eue en main, c'est-à-dire par l'édition d'Imago. Or la différence porte sur un point qui est en vérité assez important pour l'interprétation de la notion même de subli-

mation.

D'après la référence de Bernfeld il semble qu'il s'agit du texte de l'édition de 1918 des Petits écrits. Voici quel est le texte : "Le gauchissement de but de la pulsion du sexuel définit donc la sublimation". Et il dit alors, citant Freud "deren abteilung von Idealisch ausgeht". Il dit que cette sublimation est issue (le terme est très fort, ausgeht), l'origine en est dans le moi idéal. Et il poursuit "deren Durchführung aber durchaus unabhängig von solcher Anregung bleibt", "dont l'accomplissement, la réalisation, demeure entièrement indépendante d'une telle excitation, d'une telle mise en stimulation.

Or le texte d'Imago nous donne "angeregt mag". C'est-à-dire que d'après le texte que nous avons maintenant il n'est plus dit que la sublimation a son origine dans le moi idéal, il n'est plus dit qu'elle est issue de ce moi idéal, mais qu'elle peut être excitée, être stimulée.

Il y a ici deux hypothèses qui peuvent être formulées. Ou bien il a mal lu son texte, ou bien le texte a été modifié.

Dr LACAN - Cela peut arriver, puisque c'est ce que j'avais fait dans mes notes.

KOFMAN - Et ce problème apparaît d'autant plus important pour l'interprétation d'ensemble que toute son interprétation de la sublimation repose précisément sur l'accord qui s'établirait entre la libido objectale défoulée d'une part, et d'autre part les buts du moi. C'est-à-dire qu'il accentue ce qu'il appelle les buts du moi,

la part qui re vient au moi dans la sublimation.

Je vais en venir maintenant aux exemples que Bernfeld nous donne. Son premier exemple est celui de la création poétique d'un adolescent qu'il a étudié entre 13 et 19 ans. Voici l'allure générale de l'observation. Le jeune homme a commencé à rimer - il parle toujours de poèmes, mais il prend soin de dire que c'est seulement dans la troisième période du développement de cette poésie qu'on peut parler vraiment d'art - à 13 ans, et il écrit alors des ballades dont la matière est empruntée en général à l'enseignement scolaire. A 14 ans et demi il écrit sa première poésie lyrique qui est issue de sa vie personnelle. Et entre 15 ans et demi et 19, il écrit à profusion des nouvelles, des drames, des poésies, des récits autobiographiques uniquement issus de sa vie personnelle.

Le commentaire général est qu'avant 14 ans et demi la situation est dominée par un complexe de castration; à 14 ans et demi se produit l'expérience de la puberté, et une tentative de choix d'objet par rapport à une imago maternelle; à 15 ans dit Bernfeld se produit le refoulement des composantes sensibles en vertu d'une réanimation régressive du complexe d'Œdipe, et ce phénomène culmine entre 16 et 17 ans.

Cela étant, Bernfeld se pose la question de savoir avec quelle énergie le poète écrit. D'abord de 13 ans à 14 ans et demi il nous dit que la source d'énergie c'est ich tribe et ich libid~~o~~, la pulsion du moi et la libido du moi, das idealich vieklung; phenemene. Il assume ces situations dans son moi idéal: je voudrais être

quelque chose de grand, et plus tard un poète. Donc dès le départ l'accent est mis sur le moi idéal, et toute l'analyse de Bernfeld va consister en ceci que la libido objectale, qui d'abord est réprimée, qui ensuite sera défoulée, sera dans une troisième période en partie à nouveau refoulée et en partie mise au service du moi idéal et de ce qu'il appelle les buts du moi.

Alors dans cette première période il y a cet idéal qui est assumé, d'autre part il y a un refoulement. Il dit, refoulement des objets sexuels, la mère et la sœur. Et d'autre part il y a une lutte qui s'engage contre la masturbation et qui détermine des fantaisies. Il dit que dans cette première période les fantaisies n'ont aucune connection avec ses poèmes; c'est-à-dire qu'il ne rime que pour s'exercer et pour voir ce qu'il peut faire.

Et Bernfeld dit que dans cette phase les buts refoulés de la libido objectale refluent dans les rêveries, et non dans les poèmes.

La seconde période est celle qui va de 14 ans et demi à 15 ans et demi, et il écrit des poèmes lyriques avec beaucoup de facilité. A ce moment là les pulsions sexuelles forcent l'entrée de la conscience et commencent à se rassembler sur un objet: il est épris d'une certaine Melita. Son amour pour Melita est ordonné au but du moi, il s'affirme comme une force géniale sur le modèle du jeune Goethe à Salzbourg. Cependant la dynamique des rêveries n'est pas modifiée dans cette période. Elles reçoivent un emploi de la libido objectale, et sont colorées dans leur contenu par Melita, mais ne sont pas plus qu'auparavant ordonnées aux buts du

moi. Leur fonction est, comme celle des rêves, entièrement déterminée par l'inconscient. Dans cette période ce sont des sentiments issus de son amour pour Melita qui sont à la source de ses poèmes. Il ajoute d'ailleurs ici qu'il serait trop long de préciser le rôle de ces stimulations dans l'épanouissement de cette activité poétique.

Il précise bien qu'au cours de cette période il n'est pas du tout question d'un gauchissement de but de la libido objectale. Cependant dit-il, l'auteur se préoccupe de ses poèmes, il les corrige par exemple, mais c'est là une manifestation de l'activité des pulsions du moi et de la libido du moi qui n'a pas encore déposé, abandonné le but d'être poète qui s'annexe des produits des pulsions sexuelles qui font leur apparition sans qu'il y ait participation à sa production.

Il s'agit donc d'une annexion par les pulsions du moi, et par la libido objectale, d'un produit spontané des sentiments. Et c'est dans la troisième période, dit-il, que nous allons pouvoir caractériser la production artistique comme telle.

Tout d'abord, ce qui est essentiel, c'est que la libido objectale dirigée sur Melita éprouve une énergie. Nous allons voir comment cette libido objectale va se partager. Il y a d'abord une quantité notable qui se trouve refoulée, qui reflue vers l'Oedipe, et qui intensifie les rêveries d'une manière excessive.

Dr LACAN - Ces verseigung, ce déni est considéré comme un surgissement interne, spontané. Il n'y a aucune intervention à ce moment

la de l'extérieur, il y a un virage de ses rapports avec la Melita en question.

- KOFMANN - Oui, au début dans son analyse initiale il parle d'une versagung intérieure ou extérieure.

Dr BACAN - Mais dans le cas limite dont il s'agit, il entend bien que c'est en fonction de la résistance de l'œdipe, puisque c'est là clairement son idée, que surgit dans cet amour enfantin la culpabilité. Il y fait jouer le rôle le plus direct dans le mirage que prend toute la production littéraire.

- KOFMANN - Il insiste sur ces rapports avec Melita. Il dit qu'une certaine quantité demeure non inhibée, et dirigée vers Melita qui lui apparaît comme n'étant pas oubliée, mais comme inaccessible. (Liebesgesang, aber unerschbar).

Ensuite, du côté du moi, le moi apparaît très renforcé dans sa portion libidinale, Son but d'être poète, et en vertu d'un nouvel investissement libidinal puissant du moi initial. (citation) Poète et ascète, surhomme, moraliste, etc.

A partir de la libido objectale tournée vers Melita, se développent des sentiments. Les poèmes de Robert sont tout à fait changés, ils prennent de l'ampleur, il se caractérisent par des images qui sont issues de la rêverie, et d'autre part les expériences affectives sont travaillées dans ces poèmes. Nous allons voir que c'est ce terme de verbichtung, de la signification de cette gearbeitung qui ici va être essentiel.

Voici ce que dit Bernfeld : "j'ai dans mon travail caractérisé cette période comme étant une période consciemment artiste,

car dans cette période une part très considérable d'énergie est employée à l'élaboration artistique des sentiments. "Alors ici, tantôt il oppose stimmung et rêverie, (il dit der stimmungen der allen ..) à moins que cela veuille dire, utilisé à l'élaboration des sentiments et surtout des rêveries.

Dr LACAN - Cela veut dire avant tout, des rêveries diurnes.

KOFFMANN - Il se produit donc une élaboration tertiaire qui intervient au service du but du moi. Et à la faveur de cette élaboration ~~de la~~, le rêveur devient un poète.

Cette élaboration tertiaire se comprend ici par l'élaboration secondaire que vise Freud à propos du phantasme et de la fantaisie.

Maintenant qu'elle est l'énergie qui soutient cette élaboration tertiaire ? Cette énergie incontestablement, dit-il, est celle de la libido objectale qui n'est plus refoulée, et qui est détournée infléchie de son objet Melita, vers les poésies propres. Il dit qu'il est épris de ses romans comme pour insister ici sur la réalisation de ce déplacement. En somme la véritable qualification d'activité artiste vient lorsque les fantaisies sont élaborées par le moi, et conformément aux buts du moi idéal, avec le concours de l'énergie de la libido objectale qui n'est plus refoulée.

Dr LACAN - En d'autres termes je pense que ce qui ressort de votre exposé ce sont les obscurités de la théorie Bernfeldienne à cette occasion, ou de l'application qu'il essaye de donner de sa recherche au cas particulier qu'il envisage. Il en résulte quelque chose

d'assez ambigu et qui fait problème. C'est qu'en somme on ne peut parler de sublimation que quand il y a transfert d'énergie des [lust ou des es (?) des lust ziele]. Il y a transfert de l'énergie de la libido objectale aux ich ziele. Les ich ziele sont préexistants et on ne peut parler de sublimation que quand on peut parler de transfert de l'énergie qui à ce moment là est réanimée, remise au jour par la phase pubertère dans laquelle il entre.

C'est cette part d'énergie qui est transférée des buts de plaisir aux buts de ich gerechte conformes au moi. C'est seulement là qu'on peut parler de sublimation. Et d'autre part il est tout à fait clair qu'encore que la distinction freudienne soit maintenue entre la verdrängung et la sublimierung, que ça n'est ~~pas~~ pourtant ~~pas~~ qu'au moment où la verdrängung apparaît que la sublimierung est comme telle saisissable.

—Ce que vous appelez l'élaboration tertiaire, disons que c'est le troisième temps qu'il distingue dans son cas. C'est pour autant que l'amour enfantin pour cette Melita se ressent d'un processus de refoulement que ce qui est préservé, ce qui ne tombe pas complètement sous le coup de ce processus de refoulement passe sur l'autre plan, le plan de la sublimation. Je pense que nous sommes tout à fait d'accord là-dessus.

Donc, encore que la distinction qui est maintenue entre ce qu'il dit sur la sublimierung et (^{Verdrängung} un deuxième terme) .. il reste une sorte de synchronisme entre les deux processus, nous disons le processus de la sublimation n'étant aux dires de Bernfeld (car je souligne ici qu'il ne s'agit nullement de ce que j'entends

mettre en valeur)...

Disons que Bernfeld en reste à ne pouvoir saisir la sublimation qu'autant qu'il a le corrélatif instantané, contemporain du refoulement.

- KOMMANN - Il y a deux moments en somme. Il y a d'une part le refoulement dans la seconde période, et dans la troisième période il y a une partie qui est refoulée et l'autre qui est sublimée. Mais je n'ai pas été sensible à la relation qu'il établit alors dans cette période entre les deux, parce que dans la définition que finalement il donne de la sublimation, il insiste beaucoup sur ce fait que justement la différence entre la sublimation et la formation réactionnelle tient au fait qu'il y a défolement de la libido dans le cas de la sublimation.

Au début d'ailleurs il cite Freud et dit qu'il y a quelque équivoque dans les textes des trois essais. Il ajoute que néanmoins il est clair que la sublimation se distingue de la formation réactionnelle par le caractère non refoulé de la libido.

Dr LACAN - En réalité au niveau des Trois essais sur la sexualité la plus grande ambiguïté règne concernant les rapports de la réaction spirituelle et de la sublimierung. C'est de ce texte, pages 78 et 79 des Gesamte Werke que part le problème. A ce moment là nous nous trouvons en présence d'une articulation qui a causé beaucoup de difficultés aux commentaires puisqu'on en est à se demander si selon certains passages il fait de la sublimierung une forme particulière de la réaction, de la formation réactionnelle, ou si inversement la formation réactionnelle est à mettre à l'intérieur

d'une forme plus large dans laquelle la sublimation aurait une portée plus large.

La seule importante à retenir je crois est la petite phrase qui se trouve au bas de la note 79 qui fait la distinction qui n'a pas été autrement donnée en détail comme le remarque très bien Bernfeld dans son texte, dans laquelle on n'est pas entré, qui n'a pas été autrement développée, et qui est la suivante, qui conclut en somme tout ce paragraphe sur formation réactionnelle et sublimation : "il peut y avoir aussi des sublimation par d'autres mécanismes et plus simples".

En somme, pour résumer les choses, l'énigme que laisse manifestement ouverte cette manière d'analyser l'économie des sources d'énergie dans l'activité poétique de ce jeune garçon reste suspendue à un résidu évident : c'est celui que Bernfeld exprime lui-même à la page 340 sous la forme suivante (citation allemande). Et c'est là qu'est le problème, si nous admettons, si nous faisons du phénomène de la sublimation quelque chose qui est étroitement dépendant de cette distinction entre libido ziele et ich ziele, lust ziele. Il y a là un flou qui est dans le texte de Bernfeld.

Si nous faisons tourner les choses - et c'est là que Scherbar aussi dont l'article est paru l'année précédente achoppe - si nous faisons balancer en somme autour de ce qu'on peut appeler le virement de l'énergie d'une des sphères dans l'autre d'un certain type de buts qui sont à ce moment là marqués d'un profond boule-

versement au moment de la puberté, au moment où il saisit le point tournant qui lui paraît capital dans la production poétique de son garçon, il est donc amené à poser cette sorte de vocation poétique enfantine comme étant quelque chose qu'il faut attribuer, mettre au chapitre très expressément des *ich ziele*.

En d'autres termes la question est à peu près résolue de la façon suivante : c'est un but du moi que de devenir poète, et c'est quelque chose qui chez ce garçon se manifeste très tôt par des activités qui en somme ne se distinguent aux yeux de Bernfeld que comme étant une sorte de reflet de ce qui lui est appris à l'école, d'une façon si l'on peut dire diffuse, non personnalisée. Il y a, si vous voulez, un signe de moins value, de moindre value porté sur toutes les productions de cette époque. Les productions lui semblent sans doute à juste titre (nous ne les avons pas sous la main pour en juger) ne devenir intéressantes qu'à partir d'un certain moment où ce personnage se sent engagé plus dramatiquement dans sa production.

J'accentue ici les choses dans le sens le plus favorable à l'auteur, dans le sens où son développement coordonné, clinique... Je crois pourtant que l'activité de cet enfant qui se trouve comme bien d'autres enfants, (de façon fugitive bon bien d'enfants à une période qui est celle de la période de latence ont des activités poétiques épisodiques ? et Freud était bien placé pour l'observer chez l'un de ses enfants); qu'il y a là quand même à cette époque un problème qui est en somme, pour accentuer les choses, un problème autre que de diffusion culturelle, d'imitation; que le problème

de la sublimation doit être posé précédemment. Je veux dire que si nous ne nous limitons pas au champ de ce qui est le développement individuel, le fait de savoir pourquoi il y a des poètes, pourquoi l'engagement poétique peut se proposer très tôt à un jeune être humain est une chose qui n'est pas uniquement soluble à considérer le développement génétique qui nous est ici présenté; et les caractéristiques nouvelles qui apparaissent à partir du moment où en somme la sexualité entre en jeu d'une façon patente. C'est aller dans le sens strictement contraire à toute l'aspiration et à la découverte freudienne que de ne pas voir que la sexualité est là chez le jeune enfant dès l'origine, et même bien plus encore dès l'origine. Je veux dire la phase qui précède la période de latence. Si l'on a tellement insisté sur les sources pré-génitales de la sublimation, c'est justement pour cela, et le problème de ce qu'est la sublimation est quelque chose qui se pose beaucoup plus tôt précisément qu'au moment où la division entre les buts de la libido et les buts du moi comme telle devient tout à fait claire et patente, accessible au niveau de la conscience.

S'il m'est permis d'accentuer là quelque chose, je dirai que si ce terme dont je me sers avec vous pour essayer de donner enfin à cette sublimation une articulation conforme à ce à quoi nous avons affaire au niveau de ce problème, la chose, ce que j'appelle ici das Ding, est là comme une place décisive autour de laquelle

doit s'articuler la définition de la sublimation, avant que je soit né, et à plus forte raison avant que les ich ziele, les buts du je apparaissent. La même remarque portera, mais j'y reviendrai tout à l'heure, sur le rapprochement que vous avez fait de l'usage que je fais de l'image de la chose, avec celui qu'en fait Simmel. Il y a dans Simmel quelque chose qui m'intéresse, puisque c'est la notion non seulement d'une distanciation, mais d'un objet comme ne pouvant pas être atteint. Mais c'est encore un objet.

Or, ce qui ne peut être atteint dans la chose, c'est justement la chose, et non pas un objet dans l'articulation que je vous en donne. En quoi il y a une différence tout à fait radicale entre ce qu'indique Simmel. Et il est bien certain que ceci est absolument cohérent avec l'apparition dans l'intervalle de cette différence essentielle qui constitue l'inconscient freudien comme tel.

Simmel peut approcher quelque chose que vous avez saisi dans une sorte d'appréhension du caractère anal. Si j'ai bien compris dans son texte vous n'en avez pas trouvé du style anal, mais il ne peut pas arriver à l'articuler pleinement, faute justement de cette différence fondamentale qui est celle dans laquelle nous essayons d'articuler l'inconscient freudien comme tel.

- KOFFMAN - En ce qui concerne alors la définition que Bernfeld donnera de la sublimation, précisément comme un accord entre la libido défoulée et les buts du moi, on peut noter qu'il y voit cet avantage que se trouve exclue de la définition de la sublima-

tion toute référence à l'évaluation sociale.

Au départ d'ailleurs il y a là un trait méthodologique qui caractérise tout son article. Au départ il dit qu'on ne peut guère qu'embrouiller le problème si l'on introduit dans l'analyse de la sublimation la notion de valeur. Il dit expressément par exemple qu'entre une oeuvre d'artiste et une collection de timbres on ne doit pas faire de différence au niveau de l'analyse, et il propose de procéder par une sorte de spécification progressive. Il dit qu'il prendra le concept de la sublimation en somme sous la forme la plus générale, à travers des exemples plus variés que possible, et que peu à peu on pourra restreindre le champ du concept à tel ou tel type de sublimation.

Dr LACAN - Ce n'est pas seulement entre collection d'oeuvres d'art et collection de timbres, mais entre collection d'art et chez tel enfant ou chez tel patient une collection de bouts de papier sale.

- KOEHLER - Et il reprend ceci à la fin en disant, lorsqu'il définit la sublimation, ce changement de but d'une libido objectale non refoulée qui tend à la réalisation d'un but la plupart du temps préétabli, d'un but du moi. Et il dit que grâce à cette formulation on évitera les difficultés de l'évaluation sociale.

Dr LACAN - Il répugne à introduire des critères étrangers aux critères du développement psychique.

- KOEHLER - Il me semble que dans la perspective de Simmel et compte tenu qu'effectivement il n'est pas parlé de psychanalyse, ni d'inconscient, il y a cependant certaines affinités entre les deux perspectives. Dans cette évaluation sociale je crois que

la position de Simmel, et le recours qu'il fait à la notion de distanciation, permet de dissocier le terme d'évaluation et le terme de social. C'est-à-dire qu'il y a valeur pour Simmel dans la mesure où il y a distanciation. Et ce que Bernfeld a voulu éviter, c'est de recourir à une valeur, à une dimension de valeur qui soit sociale.

Seulement on peut prendre en somme le phénomène à deux niveaux. On peut prendre d'une part la mise à distance qui représente une valorisation, mais une valorisation qui n'apparaît pas, comme une socialisation, et d'autre part cette socialisation que justement Bernfeld ne veut pas prendre en considération. Il me semble justement que la conception qu'il se forme des buts du moi brouille le problème parce qu'il fait une description de la sublimation sans faire aucune référence au principe de réalité et à l'analyse que Freud donne du principe de réalité. Et c'est d'autant plus surprenant qu'il ne le cite pas.

Il est vrai que Freud ne prononce peut-être pas à ce moment là le terme de sublimation, mais enfin c'est de sublimation justement qu'il s'agit. C'est un texte qui est tout à fait parallèle à l'Introduction à la psychanalyse, bien qu'ici les deux principes soient beaucoup plus denses, et beaucoup plus précis que ceux de l'Introduction à la Psychanalyse, au moment où Freud dit que l'art est en un sens un retour à la réalité, mais à un nouveau type de Wirklichkeit, et où alors il pose d'une manière tout à fait satisfaisante le problème de la sublimation, lorsqu'il dit,

il y a dans la sublimation retour à la réalité, mais ce n'est pas à la réalité qu'on croit. Freud nous dit à peu près ceci, que c'est la réalité d'un manque, et non pas la réalité d'un plein.

Il dit, la sublimation fait retour à la réalité, parce que au contraire de ce que pensent les monismes, ce n'est pas la coïncidence des intérêts positifs qui permet de rassembler les hommes, mais que c'est au contraire la reconnaissance de leur manque respectif, de leur affinité, de leur communauté dans la négativité, dans le manque.

Et cette idée d'une versagung que les autres connaissent aussi, c'est une idée qui n'est absolument pas reprise. Le texte n'est pas cité par Bernfeld. Effectivement il ne dit pas ici sublimierung, mais c'est bien de cela qu'il s'agit.

Le problème qu'on peut se poser ici est justement de savoir si ce n'est pas cette dimension qui manque dans son analyse.

Dr LACAN - Il y a quand même toute l'histoire du groupe d'enfants. Est-ce que vous pouvez nous le résumer. Pouvez vous nous résumer la fin de l'article, c'est-à-dire ce qu'il nous dit sur la sublimation en essayant de l'articuler autour de cette curieuse expérience de groupes de jeunesse, et là aussi comment il essaye de situer l'incidence de la sublimation.

- KOFFMAN - Il s'agit d'un groupe d'enfants de 14 ans, d'une colonie juive qui fonde une association scolaire, et Bernfeld distingue quatre périodes dans la vie de ce groupe. Il y a trois périodes qui, ~~pour des raisons~~ ont pour trait commun d'être emplies de rêveries éloignées de la réalité, telles qu'élaboration des statuts, élaboration

ration d'une langue secrète etc. Dans la quatrième période ce sont au contraire des activités réelles auxquelles on assiste, en particulier un boycottage contre un de leurs camarades, ou bien une attitude de solidarité à l'égard de l'un des maîtres. Et l'analyse de Bernfeld porte ici sur la relation qui existe entre ce développement et certaines activités exhibitionnistes.

En effet, c'est au cours de cette période que les enfants se livrent à ces activités exhibitionnistes; et il insiste surtout sur le fait que ces activités exhibitionnistes sont encore en accord avec les buts sociaux, c'est-à-dire avec les buts de chaque enfant dans la mesure où ils viennent à coïncider avec les buts de la société. Il y a dans cette activité exhibitionniste, dit-il, un côté qui est conforme au moi, aux buts du moi, et d'autre part il y a une partie qui est *ich vicarig(?)*, qui n'est pas en relation avec ces buts, l'excitation génitale.

Alors, dit Bernfeld, les effets génitaux de l'exhibition subissent un refoulement, et dans cette mesure même une partie de la libido, tandis que le reste va renforcer les buts du moi. Autrement dit il établit un parallèle ici entre la division qui s'établit à l'intérieur de la libido dans le cas de l'exhibition, et ce qui se passait au moment où dans la situation du poète par rapport à Melita une partie de la libido se trouve refoulée, et une partie va renforcer les buts du moi. Il dit que nous assistons ici à une sublimation au service de la libido du moi.

Dr LACAN - Il dit textuellement : ici arrive le conflit pubertère entre le moi et la libido objectale. La constatation de la grosseur du pénis, puisque c'est là à ses yeux l'élément significatif essentiel de cette exhibition réciproque, confirme les buts du moi en tant que le moi narcissiquement s'exhibe comme le plus beau, le plus fort, le plus grand; et il y a une autre partie qui est contraire au moi pour autant qu'elle conduit à une exhibition d'excitation génitale.

C'est ainsi qu'il précise le versant décisif que constitue dans l'histoire de cette association, cette sorte de cérémonie si l'on peut dire interne au groupe ésotérique, et c'est de là qu'il fait partir ce qui à proprement parler va caractériser la quatrième période, c'est-à-dire le moment où il s'agit à proprement parler de sublimation dans leur activité collective.

Il faut bien le dire que ceci mérite d'être souligné pour le caractère tout de même problématique du problème que ceci pose. Surtout si l'on ajoute ceci : c'est que cette exhibition à ce moment décisif s'accompagne chez certains dans la société, chez ceux qui se considèrent comme les plus forts et les plus audacieux, d'une masturbation collective.

ANFMANNA Il dit d'ailleurs qu'on ne peut pas décider si cette promotion s'opère au bénéfice du chef, ou au bénéfice de la société. C'est-à-dire qu'il dit bien qu'il y a une sorte de sublimation, mais il dit par ailleurs qu'on ne peut pas dire sur quoi elle porte, quel en est l'effet. Et ces deux exemples (il ne fait pas

le rapprochement explicite, mais cela apparaît à travers son texte) lui permettent de comparer deux sortes de sublimation, d'une part la sublimation artistique, ce qu'il appelle une sublimation sociale, de les comparer à la sublimation passagère qu'on peut observer - ce sont des cas de vie quotidienne - par exemple lorsqu'on travaille lorsqu'on est chagrin.

Et dans son analyse il part de cette sublimation passagère, et en somme on peut dire qu'il y revient au terme, et il distingue deux possibilités qu'il présente comme des possibilités limites, mais cela donne bien au fond les deux pôles de sa conception de la sublimation. Deux cas en somme peuvent se présenter : ou bien la pulsion ne parvient pas à se satisfaire, et alors elle cherche des voies qui lui permettent cette satisfaction, ou bien le moi est trop faible, il appelle à la rescousse une énergie supplémentaire, à savoir la libido objectale. Il y a ici deux limites entre lesquelles se distribuent les différentes formes de sublimation, et l'on peut dire que c'est entre ces deux limites qu'il situe par ailleurs son analyse de la sublimation artistique et de la sublimation sociale. En somme tout ce joue entre ces buts du moi préexistants, et d'autre part la destinée de la pulsion libidinale selon qu'elle sera ou non en mesure de s'ajuster aux buts du moi.

En somme Bernfeld n'a pas eu de chance, il a traité de la sublimation en relation au moi idéal juste avant que Freud précisément ne puisse l'instruire sur la nature de ce moi idéal, et en particulier sur la nécessité de prendre en considération la relation avec autrui.

Dr LACAN - Vous êtes tout à fait optimiste, parce que ceux qui ont écrit après non pas semble-t-il tiré meilleur profit de l'introduction du moi idéal. Et si vous lisez ceux qui ont écrit et au dernier point les notes sur la sublimation, ainsi que l'article Neutralisation et sublimation, qui est paru dans le volume d'Analyse study il n'y a pas la moindre ébauche d'articulation entre ce qui est sublimation et moi idéal.

C'est bien ^{en} effet là que nous en sommes, et là que nous allons essayer nous mêmes de nous avancer.

Je vous remercie vraiment ^{pour ce que} beaucoup, / Vous avez fait pour nous aujourd'hui. Vous me permettrez seulement d'ajouter la citation de la phrase, pour pointer ce que nous avons acquis aujourd'hui, où se constitue la théorie proprement Bernfeldienne. "Ces composantes d'un tout des moipulsionnels qui se tiennent sous le coup, sous la pression d'un refoulement, peuvent être sublimées. Donc les particularités de ces composantes permettent le soutien d'une fonction du moi par le renforcement de tendances." D'une fonction, et non pas du moi. "par le renforcement de tendances du moi qui sont mises en danger actuellement."

Voilà la définition à laquelle il se tient, et qui comprend les deux extrêmes que vous avez soulignés, soit celui d'une particulière force du moi qui déjà pointe tout à fait clairement, et qui est même articulé dans Bernfeld, qui désigne ceux qui ont précocément ces tendances du moi particulièrement élevées comme étant si l'on peut dire une aristocratie, une élite (il a beau mettre entre parenthèses qu'aussi bien il ne met là aucun accent de valeur, il est tout de même difficile de n'en mettre aucun); ou

bien il s'agit de la mise en danger de certaines tendances du moi appelant à leur aide la ressource qui est fournie par ces tendances pulsionnelles, pour autant qu'elles peuvent échapper au retour.

Voilà la conception à laquelle s'arrête Bernfeld. Il est tout à fait sensible je pense à tous que ce que je vous montre ici

ce tte année est quelque chose qui peut se situer entre ce qu'on peut appeler une éthique freudienne et une esthétique freudienne.

L'éthique freudienne est là pour autant qu'elle nous montre qu'une

x des phases de la fonction de l'éthique - et il est bien étonnant qu'on ne l'accentue pas plus alors que d'un autre côté cela court la place psychanalytique, ce moralischen [] dont parle tou-

jours Jones, cette complaisance morale qui est en quelque sorte ce par quoi l'éthique nous rend inaccessibles cette chose qui l'est d'ores et déjà.

J'essaye aussi de vous montrer, sur la voie d'une esthétique freudienne au sens le plus large du terme esthétique, c'est-à-dire l'analyse de toutes l'économie à proprement parler des signifiants, que l'esthétique freudienne nous la montre cette chose, inaccessible. Et c'est bien là quelque chose qui est tout à fait essentiel à mettre au départ du problème pour essayer d'articuler les conséquences. C'est dans ces conséquences, en particulier, que se situe

le problème de l'idéalisation, ce quelque chose que vous avez vu s'ébaucher la dernière fois autour de la sublimation de la morale courtoise. C'est quoi ? le surgissement du type idéal. Et on pourra

éthique

Diag.?

esthétique

idéalisation

introduire un mot qui aura toute la portée dans ce que nous dirons par la suite : il y a un certain style d'honnêteté pour autant que dans l'ordre de l'éthique nous faisons la distinction à ces trois nive aux déjà sensible dans toute la méditation des anciens, et dont un passage des de officiis que je vous communiquerai ultérieurement nous parle, entre les trois niveaux du problème éthique,

Summum bonum de l'éthique:

Summum bonum

honestas

utilia

- 1- le summum bonum, avec ce problème de savoir si ce summum bonum doit être articulé suivant le [] comme étant (l'honnête homme) qui [honestas] [honestum]
- 2- doit être articulé comme une certaine organisation, un certain style de vie qui se situe justement en fonction de ce quelque chose qui est la sublimation initiale, et l'utilia d'autre part, c'est-à-dire ce qui a été articulé comme la base et le fondement de l'utilitarisme, c'est-à-dire ce par quoi j'ai commencé à poser le problème éthique cette année, et à quoi nous serons rattachés à la suite. Et nous montrerons ce qui est véritablement l'essence de l'utilitarisme. Vous le verrez il y a là des perspectives qui peuvent bien être dites ici dès maintenant.